

philosophie implicite (une philosophie peut-elle être implicite ?) de tel ou tel secteur de recherche, l'auteur égare parfois le lecteur. Sans doute, l'histoire de l'immunologie ne pouvait-elle être un récit linéaire de part en part, mais on regrette que le traitement de certains problèmes expérimentaux majeurs, tels que celui de la formation des anticorps ou de la classification des cellules impliquées dans l'immunité, soit éparpillé en plusieurs endroits de l'ouvrage. Par ailleurs, le contraste entre les deux parties du récit historique laisse songeur. Autant la première laisse une impression de dispersion et d'hétérogénéité de l'objet historique avant 1960, autant celle consacrée au « système immunitaire » donne à voir l'unité aveuglante d'un consensus théorique qui, de l'aveu propre de l'auteur, a les allures d'une idéologie médicale. L'ensemble du récit n'a-t-il pas été trop ordonné à cette thèse, somme toute assez relativiste ?

Quoi qu'il en soit, *Le Dernier langage de la médecine* est un des plus beaux livres d'histoire des sciences et des techniques qui ait été publié depuis des années. Il est admirablement écrit, ce qui n'est pas si fréquent dans une discipline qui tend à devenir de plus en plus ésotérique. Niels Jerne est peut-être exagérément optimiste lorsqu'il déclare dans sa préface que « l'auteur s'adresse au grand public ». Le niveau d'information historiographique et scientifique de l'ouvrage n'est guère compatible avec un tel objectif. Le livre d'Anne-Marie Moulin demande effort au lecteur, qui ne peut sortir indemne dans la vision qu'il a de la médecine scientifique.

Jean GAYON.

HISTOIRE DES SCIENCES DE L'HOMME

John DUNN, *Histoire de la théorie politique*. Trad. de l'anglais par Anne PROST et Philippe BEAUDOIN. Paris, Mentha, 1992. 12 x 20, 63 p., bibliogr. (« Bibliothèque d'orientation », 6).

Ce petit ouvrage aurait gagné à être intitulé, en français, « l'histoire de la théorie politique ». Il ne contient pas en effet, comme son titre pourrait le laisser croire, une présentation abrégée des divers ouvrages de théorie politique du passé et ne constitue pas lui-même une histoire de la théorie politique. Il s'emploie bien plutôt à définir la discipline scientifique qui a pour objet l'étude des œuvres politiques du passé.

Cette discipline est en un sens aujourd'hui largement pratiquée. Il existe dans diverses langues des études portant sur les théories politiques du passé et il existe dans un grand nombre d'universités des professeurs, des chercheurs qui se livrent à diverses investigations à caractère historique à propos des œuvres de théorie

politique du passé. C'est, néanmoins, surtout dans les pays anglo-saxons et plus spécifiquement en Grande-Bretagne et, peut-être plus particulièrement encore à l'université de Cambridge où enseigne l'auteur, que cette pratique a tenté de s'élever à la conscience de soi, de se définir comme une discipline académique spécifique, de se poser en s'opposant à des disciplines voisines ou concurrentes comme la science politique, sous l'impulsion, notamment, outre l'auteur, de Quentin Skinner, de Peter Laslett et de Duncan Forbes.

L'auteur examine successivement l'objet, la méthode et la raison d'être de cette discipline. La partie la plus développée concerne la méthode, dont on retiendra surtout l'énoncé des quatre questions fondamentales auxquelles, selon lui, toute étude historique d'une œuvre de théorie politique du passé doit s'efforcer de répondre : 1) qu'est-ce que l'auteur « a voulu dire grâce à son texte et dans celui-ci » ? 2) « quelles informations nous fournit le fait qu'un texte donné a été écrit par un ou plusieurs auteurs dans un environnement historique particulier, au sujet de cet environnement lui-même, ou au sujet du contexte historique plus vaste dans lequel il était inclus ? » 3) « qu'a signifié ce texte pour ses lecteurs contemporains ou ultérieurs, et pourquoi a-t-il signifié cela et pas autre chose ? » 4) « aujourd'hui, que signifient pour nous les grands textes de l'histoire de la théorie politique ; et demain que signifieront-ils pour les générations suivantes ? » Ces quatre questions, volontairement naïves dans leur formulation, montrent, par leur progression, que l'histoire de la théorie politique n'est pas seulement pour l'auteur une enquête portant sur des idées appartenant à un passé révolu. Si l'histoire de la théorie politique doit bien d'abord enraciner l'œuvre qu'elle étudie, non seulement dans une époque mais dans une conscience singulière, elle doit aussi considérer les interprétations et mésinterprétations ultérieures de l'œuvre comme une partie intégrante de l'œuvre elle-même dans son identité historique. C'est la raison pour laquelle, comme l'auteur essaie de le montrer dans la dernière partie de son ouvrage, l'histoire de la théorie politique contribue à une compréhension de la politique moderne dès lors que celle-ci se trouve largement déterminée par les interprétations des œuvres philosophiques qui ont cherché au cours de l'histoire occidentale à définir la nature et la finalité de la politique en tant qu'activité humaine spécifique.

Ce petit livre constitue donc pour le lecteur français une introduction suggestive aux travaux des grands spécialistes britanniques de l'histoire de la théorie politique.

Stéphane CHAUVIER.

Philologiques I : contribution à l'histoire des disciplines littéraires en France et en Allemagne au XIX^e siècle. Sous la dir. de Michel ESPAGNE et Michaël WERNER. Paris, Ed. de la Maison des sciences de l'homme, 1990. 15 x 22, 427 p., graph., bibliogr.

On saura gré aux maîtres d'œuvre de l'importante enquête dont ce premier volume constitue le départ de ne pas craindre les débats de fond. Le projet ne

manque en effet pas d'audace qui consiste à remettre à plat la question des relations franco-allemandes, et à aiguillonner la littérature comparée, en la contraignant à sortir du taillis des recettes éprouvées pour se régénérer par une exigeante cure méthodologique.

Qu'est-ce en effet que l'histoire des relations franco-allemandes, sinon l'histoire d'un long malentendu, de contacts à la fois denses et épisodiques entre deux pays voisins que tout sépare, non seulement la langue, mais les traditions historiques, religieuses, littéraires, universitaires, etc. ? Les conflits armés séculaires ne sont que l'expression la plus vive de ce fossé. La traduction d'une langue dans une autre, outil premier du dialogue entre les cultures, dans la mesure où elle rend accessible à la nation voisine des textes qui autrement lui demeureraient étrangers, s'avère plus d'une fois médiation problématique : les mots peuvent franchir les frontières, ils n'en recouvrent pas moins des réalités fondamentalement différentes dans chaque pays ; transplantés, ils se chargent de nouvelles significations, entrent dans un nouveau réseau qui les métamorphose. Les rares moments de rencontre font-ils mieux que masquer un instant les malentendus de base ? Les exemples foisonnent, du classicisme et du romantisme à la philosophie — champs que les protagonistes ont su déminer pour nous dans une série de publications antérieures — qui invitent à la vigilance.

Les lecteurs de la *Revue de synthèse* avaient été parmi les premiers à bénéficier, voici quelques années, des prémices de cette recherche (voir le numéro spécial *Transferts culturels franco-allemands*, avril-juin 1988). Ils se réjouiront de trouver ici un nouveau moment de la pensée, une sorte de second porche fondateur. La méthode avait été rodée dans un volume : *Transferts. Les relations interculturelles dans l'espace franco-allemand, XVIII^e-XIX^e siècle* (Paris, Éd. Recherche sur les civilisations, 1988). Sa fécondité est désormais attestée, au-delà de ce *Philologiques I*, par les fruits ultérieurs que constituent entre-temps *Philologiques II* (1992) ou le numéro spécial de la revue *Romantisme*, dirigé par Philippe Régner, sur le thème « France-Allemagne, Passages/Partages » (73, 1991).

Dans la richesse de ses contributions précises, l'ouvrage constate l'imperméabilité de deux modèles culturels et universitaires distincts : la philologie allemande, qui applique aux textes modernes les méthodes éprouvées au contact des textes antiques, et le goût français, valeur plus impondérable. Les deux systèmes se font face, plus aptes à s'exclure ou à polémiquer qu'à dialoguer. Dans l'attente de la réforme universitaire qui n'intervient en France que dans les années 1880-1890, quand Humboldt a réorganisé l'enseignement supérieur allemand dès le début du siècle, l'Allemagne n'a pas de peine à mettre en accusation les études littéraires françaises. En France, le sociologue Durkheim n'est pas le seul à partager la même sévérité ni à regarder du côté de l'Allemagne. De Renan à Taine et à Gaston Paris, toute une génération se forme à l'école allemande. Disciple de Michelet et titulaire de la chaire d'histoire et de morale au Collège de France, Gabriel Monod lui appartient encore. Et il vaut la peine de relire le récit qu'il fait en 1899 aux lecteurs de la *Revue historique* des pensées qui l'agitaient quelque trente ans plus tôt, au moment où, jeune agrégé d'histoire, il prenait la route de Heidelberg pour parfaire sa formation à Heidelberg et à Göttingen : « Comme Michelet, comme Renan, comme Taine, je voyais dans l'Allemagne le foyer le plus intense de la science et de la philosophie moderne, dans ses universités les héritières de

nos anciennes universités françaises et les modèles de nos universités futures, et le rêve de ma jeunesse était, comme celui des meilleurs parmi mes compagnons d'étude, de travailler à l'union du génie allemand et du génie français pour une œuvre commune de civilisation » (cité par Rémi Rioux, *Gabriel Monod*, mémoire de maîtrise de l'université de Paris I, 1990, 2 vol. dactylogr., t. I, p. 46). Se mettre à l'école de l'Allemagne vaut pourtant de dures représailles dans son propre pays : Monod n'échappe pas à l'accusation de « germanolâtrie », lancée par Maurras. L'université, à son tour, illustre la remarque de Todorov sur les limites françaises de l'accueil de l'autre. Montaigne déjà, l'un des esprits les plus ouverts de la Renaissance, ne confessait-il pas qu'autrui, auquel il accorde dans les *Essais* un si généreux crédit, lui sert de prête nom : « Je ne dis les autres, avouait-il, sinon pour d'autant plus me dire » (I, 26). Fille du XIX^e siècle, la littérature comparée garde trace de cette limite : la discipline nouvelle demeure chez l'un de ses pionniers, Claude Fauriel, une pierre apportée à l'édifice de la littérature nationale.

Remonter aux origines de la critique dans les deux pays a certes quelque chose d'austère. Mais le gain est inappréciable. En premier lieu, parce que Roger Fayolle nous a depuis longtemps convaincus que la critique, loin d'être neutre, constitue une pièce essentielle dans la construction de l'idée nationale. Eberhard Lämmert, côté allemand, présentait la même analyse dans un ouvrage célèbre de 1967 : *Germanistik — eine deutsche Wissenschaft* [La Germanistique, une science allemande]. Il est clair, d'autre part, qu'à ignorer trop souvent le passé d'une discipline, on se condamne à porter sur elle des jugements fragiles, quand on ne se ferme pas les voies d'une possible réforme. La difficulté du dialogue franco-allemand trouve en tout état de cause l'une de ses sources dans l'approche nationale si différente des textes.

Si les dix-neuf contributions équilibrent heureusement regards français et allemands (donnant toutefois aux auteurs français un léger avantage sur leurs partenaires allemands au sein de l'équipe rédactionnelle), si les éclairages aussi variés que pertinents qu'elles proposent balaient, fait assez remarquable, l'intégralité du siècle, on se prend parfois à regretter — ultime concession au fameux goût français ? — qu'une langue plus limpide et plus souple ne préside pas à la rédaction. Certains sacrifices aux modes, voire au jargon, auraient pu être évités. Dernier regret : un index eût été précieux pour mieux aider le lecteur à dominer la matière de cet ouvrage collectif aux vertus stimulantes et solides.

Stéphane MICHAUD.

« Le discours anthropologique à la fin des Lumières », actes du Colloque de l'Institut Benjamin Constant, Université de Lausanne, 31 mai-1^{er} juin 1991, *Annales Benjamin Constant*, 13, 1992.

Les contributions réunies ici sont de portée inégale mais soulèvent des questions d'histoire intellectuelle importantes. Nous tenterons rapidement de résumer les principales.

Selon Mondher Kilani, deux grands axes épistémologiques se dégagent à la fin du xviii^e siècle : d'une part, le lien entre les voyageurs et les philosophes et le centrage des récits de voyage sur les aspects culturels des sociétés de « sauvages », d'autre part l'historicisation de l'homme sur le modèle de la nature. Toutefois, les deux thèmes ne sont pas traités avec autant d'égards. L'auteur, à juste titre, insiste sur l'importance de l'éphémère Société des observateurs de l'homme (1795-1803) et sur l'accent qu'elle mit sur les productions culturelles et non simplement physiques. Mais il néglige un peu le phénomène de biologisation, de naturalisation de l'homme qui s'opère au même moment dans l'anthropologie et deviendra rapidement dominant au xix^e siècle. C'est cette rupture intellectuelle majeure que la contribution de Claude Blanckaert, à propos de l'œuvre de Lacépède (1756-1825), permet heureusement de bien saisir. Disciple de Buffon, Lacépède n'en réalise pas moins une distanciation très importante sur plusieurs points épistémologiques centraux : tout d'abord, il abandonne largement la théorie des climats, ensuite, tout en restant monogéniste, il évolue vers celle des races (que facilite aussi Cuvier et que développeront dans les années 1820 Virey et Bory de Saint-Vincent), enfin, il s'oppose définitivement les fondements dégénérationnistes de l'anthropologie chrétienne en affirmant que les premiers hommes étaient noirs. Claude Blanckaert situe ces ruptures fondamentales autour des années 1800. Sa démonstration limpide lui permet de qualifier cette œuvre d'« anthropologie de transition » : « transition de la science des Lumières vers la raciologie romantique. »

Les autres articles du volume apportent des éclairages plus ponctuels. Gerald Berthoud rappelle l'intérêt de l'œuvre de Chavannes (1731-1800), théologien suisse qui employa, semble-t-il, pour la première fois le mot d'« ethnologie ». Chavannes tenta lui aussi de tempérer nettement l'idée de Dégénérescence au profit de celle de Progrès. Très au courant de la science de son temps, il voulut écrire une immense synthèse, réconciliant l'homme physique et l'homme moral dans « la science générale de l'Homme ». Frank Bowman a intitulé son article « Degérando et le groupe de Coppet », mais, ainsi qu'il le reconnaît lui-même, il n'apporte aucun renseignement nouveau ni sur Degérando et les Observateurs de l'homme ni sur les amis de Benjamin Constant et de Germaine de Staël, ces deux groupes d'auteurs ayant en réalité très peu communiqué. Enfin, le texte de Paul-Pierre Gossiaux, sur le statut de la religion (fétichisme, sabéisme, démonologie, etc.) dans l'anthropologie du xvi^e au début du xviii^e siècle, est certes très érudit mais reste, hélas, peu accessible au non-spécialiste.

Laurent MUCCHIELLI.

« Histoire de l'anthropologie : hommes, idées, moments », sous la dir. de Claude BLANCKAERT, Albert DUCROS, Jean-Jacques HUBLIN, actes du colloque organisé par la Société d'anthropologie de Paris, les 16 et 17 juin 1989, *Bulletins et mémoires de la Société d'anthropologie de Paris*, nouv. sér., t. 1, 3-4, 1989.

Les actes du colloque organisé par la Société d'anthropologie de Paris, en juin 1989, livrent une série de dossiers que les éditeurs scientifiques ont introduit par une réflexion sur les usages historiographiques en vigueur parmi les anthropologues depuis Broca. Le premier d'entre eux est dévolu au sens du mot « anthropologie » en France depuis sa première attestation (1516) et jusqu'au milieu du XIX^e siècle. Claude Blanckaert y donne l'exemple de ce qu'auraient pu livrer les articles d'un dictionnaire historique du vocabulaire scientifique, projet mené jusqu'à sa disparition par Jacques Roger à la mémoire duquel ce volume a été dédié. Plusieurs autres contributions sont dévolues à l'histoire des idées anthropologiques : en matière d'origine de l'homme en France au XIX^e siècle (Goulven Laurent), d'homme fossile chez Boucher de Perthes (Jean-Yves Pautrat) puis au tournant de la paléanthropologie (1856-1859) (Jean-Jacques Hublin), ou encore d'identification de ceux des comportements des grands singes qui sont, ou furent, associés à l'hominisation (Albert et Jacqueline Ducros). Le *Telliamed*, de Benoît de Maillet (1656-1738) est l'objet d'une présentation éclairante de Claudine Cohen qui y voit un temps initial de la possibilité de l'histoire naturelle de l'Homme. D'autres articles relèvent d'une histoire des techniques de l'anthropologie, de leurs conditions matérielles et intellectuelles de mise en œuvre : c'est le cas à propos de l'indice céphalique (Claude Blanckaert), tout comme de l'établissement des collections de crânes (Nélia Dias). La circulation des savoirs est abordée par l'étude de la réception chez Jefferson du tableau de l'homme américain tracé par Buffon (Jacques Roger) puis par l'analyse de la configuration idéologique et savante qui a caractérisé la revue *L'Homme* (1884-1887) (Nathalie Richard). Même angle d'approche illustré à propos des institutions : Jean Jamin retrace la carrière et l'engagement de Paul Rivet (1876-1958), fondateur du Musée de l'Homme. Deux études, enfin, mettent en lueur le travail des classifications : l'analyse historique de la spécification par les anthropologues français du type berbère, selon des critères biologiques, malgré le constat établi dès la fin du XIX^e siècle de critères essentiellement culturels (Gilles Boetsch et Jean-Noël Ferrie) et l'enquête sur le classement de l'orang-outang de von Wurmb (1780-1801) détaillée par Giulio Barsanti qui fournit un bel exemple d'exploitation d'un terrain documentaire varié (littérature, iconographie, objets et pièces d'archives), sur lequel l'auteur élabore une construction à la fois empirique et conjecturale. Plusieurs textes de référence et, au total, un volume prototype de la diversité des travaux issus des enquêtes historiques centrées sur l'histoire naturelle de l'Homme.

ÉRIC BRIAN.

« Les débuts des sciences de l'homme »¹⁹, dir. par Bernard-Pierre LÉCUYER et Benjamin MATALON, *Communications*, 54, 1992.

Voici peu d'années encore, il y avait deux manières d'écrire l'histoire des sciences de l'homme — ou plutôt deux manières de *l'esquiver*. Dans la lignée critique de Foucault ou d'Althusser, par exemple, on dénonçait jusque dans leur traitement historiographique le pouvoir de normalisation proprement disciplinaire d'une *objectivation* de l'homme réductrice et aliénante. Les sciences de l'homme, en bref, n'étaient pas des sciences mais de simples technologies du contrôle social. « Pour un point d'arrivée sans gloire, une origine difficile à avouer », concluait Foucault dans *Surveiller et punir*. En face de cette version critique, où dominait le ton de la dénégation idéologique, on rencontrait une histoire « officielle » interne à la science, sans âge à force d'être datée. Cette histoire linéaire et téléologique narrait les progrès de la discipline évoquée, depuis ses pères « fondateurs » consacrés jusqu'aux représentants de la science actuelle. Les historiens connaissent bien les limites de cette mémoire vive des scientifiques, sa promotion bruyante d'une « légende des origines », sa capacité d'oubli, ses jugements de valeurs anachroniques. « C'est bien le propre de la réussite institutionnelle, commente Judith Schlanger, que de s'emparer du dispositif de la mémoire, et de configurer le mémorable pour tenter de s'emparer de l'avenir. »

Le numéro spécial que la revue *Communications* publie sur les « débuts des sciences de l'homme » procède assurément d'une tout autre orientation épistémologique et historiographique. Le titre de ce volume malheureusement ne répond pas du contenu et peut dérouter le lecteur non prévenu. Il est à la fois vague et trompeur. Indéterminé, le mot « débuts » n'a guère de sens, ou suggère — comme on le faisait naguère — des « fondations » ou une « naissance » qui n'en font pas l'objet. En fait, les articles réunis par B.-P. Lécuyer et B. Matalon composent, à peu d'exceptions près, la matière d'un colloque important sur « l'institutionnalisation des sciences de l'homme » tenu en 1989 par la Société française pour l'histoire des sciences de l'homme. Le thème est donc précisé, sinon dans son domaine d'objets (la sociologie et la psychologie,

19. *Sommaire* : B. MATALON, « Pourquoi faire l'histoire des sciences de l'homme ? » ; A. PEIT, « Comte et Littré : les débats autour de la sociologie positiviste » ; B.-P. LÉCUYER, « Frédéric Le Play, fondateur de la "science sociale" » ; A. SAVOYE, « Les continuateurs de Le Play et l'enseignement de la "science sociale" » ; B. KALAORA, « Georges Hottenger ou les débuts de la sociologie urbaine (1868-1934) » ; É. BRIAN, « "L'œil de la science incessamment ouvert". Trois variantes de l'objectivisme statistique » ; C. GÜLICH, « Le rôle de la coopération scientifique internationale dans la constitution de la sociologie en Europe (1890-1914) » ; M. DONZELLI, « "Il Laboratorio di economia politica" de l'université de Turin (1893-1901) » ; E. TERDJMAN, « Le système préscolaire selon Pauline Kergomard (1838-1925) » ; J.-C. CHEVALIER, « Philologues et linguistes dans leurs institutions » ; D. LEJEUNE, « Les membres des sociétés de géographie au XIX^e siècle » ; E. et J. GRAN-AYMERICH, « La création des Écoles françaises d'Athènes, Rome et Madrid » ; N. RICHARD, « L'institutionnalisation de la préhistoire » ; J. POIRIER, « La Faculté de médecine face à la montée du spécialisme » ; G. BERGOUNIOUX, « La pathologie du langage entre les lettres et la médecine (1880-1900) » ; G. PAICHELER, « Du métaphysicien au bricoleur. Les débuts de la psychologie dans les universités américaines » ; A.-M. DROUIN, « Un objet mal défini dans une science sans

mais également les sciences de l'éducation ou de la communication non verbale, la géographie, la linguistique, l'archéologie classique et préhistorique, la médecine ou l'économie politique), du moins dans sa périodisation (fin XVIII^e siècle-début XX^e siècle). J'ajoute que les contributions sont d'une qualité homogène et qu'en dépit d'une apparente dispersion dans l'idée que chacun se fait de l'*institutionnalisation* disciplinaire, la démarche collective permet de préciser le concept dans son extension et sa compréhension. L'éventail des choix interdit qu'on détaille ici la matière des articles mais on peut toutefois noter quelques points forts qui s'en dégagent.

Dans son introduction, B. Matalon remarque que les études de cas rassemblées dans ce volume obéissent au découpage disciplinaire. Mais il paraît que c'est un effet nécessaire du thème étudié. Telle qu'elle se découvre dans les contributions, l'*institution* en fait sert cinq objectifs complémentaires : 1. Elle donne une visibilité à la fois théorique et organisationnelle à un programme de recherche différencié. L'institution suppose le fait disciplinaire, donc la reconnaissance de limites de compétence sectorielles et l'abandon d'une perspective encyclopédique ou totalisante du savoir. La division presque territoriale des diverses contributions est donc accordée à l'objet d'enquête tel qu'il se donne historiquement. J'ajoute qu'un certain nombre d'entre elles démontrent pertinemment la variation des limites disciplinaires et en particulier le lien durable établi entre les sciences de l'homme et les sciences de la nature. Elles évitent donc « l'effet de tunnel » ou la téléologie rétrospective souvent reprochés à l'approche disciplinaire des sciences humaines. 2. L'institution fournit l'incitation et souvent le cadre matériel indispensables pour la constitution et la centralisation de vastes corpus documentaires (bibliothèques spécialisées, laboratoires, musées, etc.). 3. Elle permet la standardisation du travail scientifique en se posant comme une instance régulatrice de la communauté de recherche. L'institution établit et fait respecter les normes techniques d'observation ou d'évaluation des résultats, le corps de propositions jugées axiomatiques, les vrais problèmes et les solutions interdites, les outils de la recherche et les stratégies de sa valorisation. 4. L'institution est l'espace intellectuel des débats contradictoires, soit entre chercheurs, soit entre sous-groupes de pensée. On commence à mieux connaître l'importance des débats internes des sociétés savantes, des académies et autres supports institutionnels au XIX^e siècle. Certains des textes s'en font clairement l'écho. L'institution assure la production du savoir, sa cumulativité et, enfin, sa diffusion et sa reproduction (cours publics, chaires d'enseignement, bulletins d'information, etc.). Elle implique de ce fait, et impose la socialisation de la recherche, même quand les « amateurs » y contribuent comme c'est souvent le cas dans les sciences concernées. 5. Parce qu'elle se constitue en groupe de pression, elle tient un discours unitaire. Elle devient l'interlocuteur privilégié des instances académiques et politiques quand il s'agit de faire valoir les droits de la discipline. L'enjeu est immédiat. L'existence d'un collectif de spécialistes dépend de sa professionnalisation, donc d'une reconnaissance sociale matérialisée, par exemple, dans des postes universitaires.

nom. La sémiologie du geste au XIX^e siècle » ; J. SCHLANGER, « Fondation, nouveauté, limites, mémoire » ; R. BOUDON, « Comment écrire l'histoire des sciences sociales ? ».

Il y a donc, quand on considère la dynamique de la recherche, différents niveaux de l'institutionnalisation des sciences de l'homme, depuis le « collège invisible » d'auteurs difficilement solidarisés jusqu'au corps professionnel stable bénéficiant d'une tradition de recherche indiscutée, évoluant dans des laboratoires universitaires et justifiant son activisme par des formations qualifiées. Peut-être aurait-on intérêt à évoquer, au-delà de l'institutionnalisation des sciences de l'homme, une véritable problématique de la *disciplinarisation* qui me semble au cœur de la plupart des contributions et qui marque mieux le passage, ou l'interaction, des programmes scientifiques et de la pratique collective de la recherche. Ce repérage rapide et transversal à l'ouvrage vaut bien sûr pour toutes les sciences, la physique et la biologie aussi bien. Mais l'avantage heuristique d'une étude historique des sciences humaines réside dans le fait qu'elles sont, d'un point de vue institutionnel, plus récemment établies, et que la contestation — épistémologique ou idéologique — dont elles font l'objet rend visibles des stratégies d'accréditation ou de valorisation ordinairement occultées dans les autres secteurs de la recherche scientifique.

À l'exception de Raymond Boudon qui critique le « relativisme » des travaux récents en histoire de la sociologie, ou leur dimension essayiste, les auteurs du volume ont abandonné le point de vue critique-normatif et les oppositions simplistes (vérité vs erreur, science vs idéologie) qui faisait auparavant l'ordinaire d'une histoire *militante* des sciences. L'institutionnalisation, comme thème général de recherche, invite d'ailleurs à la distanciation historiographique. L'étude des écoles de pensée (cf. l'exemple topique de la « science sociale » de Frédéric Le Play et ses continuateurs étudié par Bernard-Pierre Lécuyer, Antoine Savoye et Bernard Kalaora), des sociétés savantes, des laboratoires ou des structures d'enseignement montre que la qualité des réalisations empiriques ou de l'enseignement dispensé ne garantit pas la continuité d'un programme de recherche, fût-il novateur ou socialement utile. Des deux inventeurs de la sociologie urbaine, Halbwachs et Hottenger, on retient habituellement le seul théoricien de l'école durkheimienne. Hottenger, chercheur praticien à la mode leplaysienne, militait pour une conception opératoire de la connaissance destinée à éclairer les gestionnaires, les industriels ou les politiques (B. Kalaora). En général, la mémoire sélective des professionnels de la science tend à privilégier la « science » ou ce que Boudon appelle le « genre cognitif » au détriment de la « pratique » rejetée du côté de l'empirisme « aveugle ». Ce primat de l'objectivisme et de la théorie dans les sciences humaines est historiquement contestable et d'ailleurs contesté par les travaux de ce volume. Il s'agit en réalité d'un « plaidoyer d'instauration » (J. Schlanger), destiné à subvertir ou masquer une division du travail et des savoir-faire antérieure. Or non seulement le versant appliqué des recherches est toujours encadré théoriquement mais, comme le remarque Eric Brian sur l'exemple de l'objectivisme statistique, affiché comme un étendard depuis Condorcet jusqu'à Quetelet, « agiter un tel idéal scientifique, c'est donner un sens aux compilations les plus ingrates en les débarrassant de leurs sordides motifs administratifs ». C'est dire autrement que la science et l'idéologie, que les penseurs critiques nous ont appris à distinguer, ne s'opposent pas si aisément. Après 1865, comme le montre Dominique Lejeune, la Société de géographie défendra une politique utilitaire et commerciale, favorable à l'impérialisme colonial, pour assurer sa préé-

minence de fait dans la concurrence internationale. L'histoire nous ramène incidemment au réalisme des situations concrètes écartées par l'épistémologie classique.

En définitive, les programmes de recherche (bons ou mauvais) ne décident pas seuls de l'avenir institutionnel de telle ou telle école. La sociologie d'Auguste Comte, qui voulait élever la politique au rang des sciences d'observation, se prolongea dans des institutions telles la Société positiviste. Mais des tensions internes, attisées par l'opposition d'Émile Littré, manifestèrent la fragilité d'un consensus sans lendemain. Aussi bien Durkheim pouvait-il renvoyer la sociologie comtienne du côté des métaphysiques en établissant à son avantage la méthode de la science sociale (Annie Petit). En revanche, la sémiologie du geste, l'étude scientifique du comportement non verbal, échoua à se constituer comme pôle d'excellence au XIX^e siècle, malgré la convergence théorique d'un certain nombre d'auteurs participant d'un même réseau international (Anne-Marie Drouin). C'est pourquoi l'histoire sociologique des institutions n'est pas seulement plus « descriptive » que l'histoire stricte des idées (cf. la professionnalisation différée en France des études linguistiques analysée par Jean-Claude Chevalier ; ou encore la création essentiellement politique des Écoles françaises d'Athènes, Rome et Madrid d'où sortirent, selon Evelyne et Jean Gran-Aymerich, « les principaux agents du développement institutionnel de l'archéologie en France »). Dans une perspective interprétative, elle acquiert une valeur générale en montrant que les sciences, comprises comme activité de connaissance, procèdent le plus souvent par des négociations, des censures, des divisions d'école et des traditions nationales. Elles dépendent encore, pour leur existence, du bon vouloir des pouvoirs publics, ainsi qu'on le voit sur la situation contrastée de l'enseignement de la sociologie dans les différents pays européens avant 1914, étudiée par Christian Gülich ou, sur le cas italien, par Maria Donzelli. En fait, la plupart des textes de ce volume nous obligent à relativiser ce qu'il est convenu d'appeler « l'universalisme scientifique » (ou sa forme idéalisée, la « pensée scientifique ») au profit de ses expressions locales.

Enfin, le volume invite à rejeter une autre opposition consacrée depuis trop longtemps. L'histoire institutionnelle des sciences est propre à dialectiser heureusement les approches « internaliste » et « externaliste » qu'on jugeait naguère antagonistes. Au terme de son étude sur les diverses facettes de l'institutionnalisation de la préhistoire française, Nathalie Richard dénonce avec raison « le caractère artificiel d'une telle séparation ». L'histoire sociale des sciences appuie l'histoire des doctrines et, dans bien des cas, elle lui donne une légitimité ou même une réalité.

L'exemple de la préhistoire offre un schéma exemplaire d'évolution parallèle des institutions et des théories. Mais il existe parfois des hétérochronies spectaculaires entre l'émergence théorique des spécialités et leur reconnaissance officielle. Jacques Poirier examine ainsi le misonéisme de la faculté de médecine de Paris refusant tardivement l'établissement de chaires de « cliniques spéciales » consacrées à la pathologie mentale, les maladies syphilitiques ou cutanées, la pédiatrie, etc., qui faisaient pourtant l'objet de cours privés très réputés depuis le début du XIX^e siècle. À l'inverse, Geneviève Paicheler n'hésite pas à définir par un « paradigme en creux », ou l'absence de théorie de référence, la remarquable

ascension de la psychologie universitaire aux États-Unis après 1880. Formés à l'école de la psychologie physiologique de Wundt, qu'ils désavouèrent, les psychologues américains augmentèrent leur « surface institutionnelle » en imposant la délimitation d'un territoire universitaire basé sur le laboratoire expérimental et coupé de la philosophie, en structurant leur action dans des cercles d'appartenance d'où les amateurs se trouvèrent progressivement exclus, en parasitant enfin des organisations adonnées à la « recherche psychique » et aux manifestations paranormales, telles l'American Society for Psychical Research. Toutes ces stratégies sont liées dans l'institutionnalisation de la psychologie américaine qui réalise, sous ce rapport, un moyen terme suggestif entre le pragmatisme pédagogique des leplaysiens visant une « véritable école du gouvernement social » (A. Savoye), le solide bon sens empirique de Pauline Kergomard qui, à la fin du XIX^e siècle, voulut faire de l'éducation une science en s'appuyant sur la psychologie de l'enfant (Elise Terdjman) et, à l'autre extrémité, la tentative ratée d'instituer une psychologie de l'introspection par Victor Egger, rival de Charcot (Gabriel Bergounioux).

En conclusion, le volume de la S.F.H.S.H. est passionnant par sa diversité de points de vue et, en dépit des apparences, par l'unité sous-jacente aux propos des contributions. Toutes à des titres variés permettent d'aborder, sur une base d'érudition renouvelée, la construction historique des pôles disciplinaires en quête d'une validation épistémologique et sociale. La *discipline* accède ainsi au statut d'objet problématique. On ne saurait dorénavant y voir un préalable — ou un confort — des études historiographiques.

Claude BLANCKAERT.

Paul BROCA, *Mémoires d'anthropologie*. Préf. de Claude BLANCKAERT. Paris, Jean-Michel Place, 1989. 16 x 22,5, 531 p. .

Cet ouvrage offre en *reprints* de très importants extraits des *Mémoires d'anthropologie* de Paul Broca qui fut considéré par ses contemporains comme « l'anthropologie personnifiée » — expression que Claude Blanckaert a justement reprise comme titre de sa très riche préface.

Cette préface est d'ailleurs beaucoup plus qu'une simple présentation de l'homme et de son œuvre : elle défend clairement une thèse et propose de réexaminer attentivement certaines idées reçues selon lesquelles Broca aurait été transformiste, voire darwiniste. À l'encontre de ces jugements qu'il trouve portés aux conciliations hâtives, C. Blanckaert met en évidence des « ralliements toujours mesurés », et certains refus spécifiques, par lesquels peut se mieux repérer l'originalité exigeante de l'anthropologie de Broca, tant dans ses principes de méthode, que dans ses thèses et dans ses visées.

Le deuxième texte — « Le Transformisme » de 1870 — et le troisième — « Sur les sélections » de 1873 — (tous deux extraits du tome III des *Mémoires*) sont particulièrement intéressants pour voir comment Broca discute pas à pas les faits

et leurs interprétations, repose les problèmes, évalue les probabilités de validité, et maintient soigneusement ses distances face à ce qu'il ne peut considérer que comme « hypothèses », si « séduisantes » soient-elles.

Refusant le panégyrique systématique, C. Blanckaert montre aussi combien la double carrière de Broca, médicale et anthropologique, a beaucoup stimulé le développement de l'anthropologie et l'a parfois limité : stimulantes furent les exigences de méthode positive et expérimentale, la respectabilité académique gagnée par la nouvelle science en jouant de la multiplication d'interfaces avec des sciences déjà bien instituées ; mais l'emprise des modèles médicaux ne favorisaient guère l'intégration de diverses spécialités de sciences humaines — psychologie, mythologie, linguistique, histoire des civilisations..., et il est clair que pour Broca l'anthropologie, « biologie du genre humain », doit surtout se préoccuper des faits « physiques ».

Le premier texte — « Anthropologie » de 1866 — et le second — « La linguistique, et l'Anthropologie » de 1862 — (tous deux extraits du tome I des *Mémoires*) montrent bien la prééminence que Broca entend réserver à l'anthropologie physique — qui serait même surtout anthropométrie, voire craniologie et craniométrie. Si Broca admet bien que l'on puisse demander aux autres sciences des « renseignements », des témoignages, des compléments d'information, elles restent des sciences auxiliaires ou préparatoires, en tous cas subordonnées. Et la manière dont il fait, à différentes reprises, l'histoire de la fondation de l'anthropologie comme science le confirme (voir le début du texte « Histoire des travaux de la Société d'anthropologie 1859-1863 », p. 415-419, et « L'Anthropologie en 1868 », p. 512-513).

Dans les *Mémoires* réédités ici, d'autres thèmes sont développés avec insistance : ainsi le problème de « l'antiquité de l'homme » et le débat entre monogénistes et polygénistes. Broca les présente comme des enjeux majeurs de l'Anthropologie (voir dans l'article « Anthropologie », p. 34-36, dans les rapports « L'Anthropologie en 1868 », p. 513-518, et « L'Anthropologie en 1869 », p. 521-525). Or il ne cesse de montrer comment, dans ces questions, préjugés et options idéologiques se mêlent aux démarches scientifiques. Broca, lui, affiche une prudente et lucide réserve : ainsi refuse-t-il de poser les questions d'origine pour se limiter à celles déjà bien ardues de l'ancienneté (voir, par exemple, p. 34, 240, 438, 485, 526-527) ; il montre également que les débats sur l'esclavage ont souvent interféré avec les interrogations anthropologiques, déplaçant les problèmes, faisant même avorter des débats scientifiques et des Sociétés savantes (voir dans « Histoire des progrès des études anthropologiques » de 1869, p. 491-498. Claude Blanckaert ne manque pas de repérer ces thèmes, et redoublant en même temps l'analyse sur les textes et les positions de Broca lui-même, il y souligne aussi des choix idéologiques : ainsi le refus des questions d'origine traduit une certaine allégeance positiviste, un complexe « humanitarisme » anti-esclavagiste et anti-colonialiste est lié à sa façon de comprendre l'inégalité des races, enfin, une sorte de « méliorisme » s'oppose aux thèses du déterminisme biologique. Bien que Broca ait affiché un mépris certain pour les débats philosophico-politiques, sa science n'en est pas moins porteuse.

La Fabrique, la figure et la feinte. Fictions et statut des fictions en psychologie.
 Sous la dir. de Paul MENGAL et Françoise PAROT. Paris, Vrin, 1989. 15 x 21,
 256 p. (« Sciences en situation. Histoire, épistémologie, vulgarisation »).

Le livre est un ensemble d'articles qui furent d'abord les communications d'un colloque tenu en décembre 1984 à l'Université Paris XII sur « Fictions et statut des fictions en psychologie ». L'unité de ce thème est si peu évidente qu'on la croirait d'abord seulement nominale. Les recherches fusent en toutes sortes de directions que l'introduction de P. Mengal s'efforce de relier entre elles, sans esprit de système.

On retiendra particulièrement des premières pages de l'ouvrage la recherche étymologique et sémantique sur la *fiction* qui permet de lier les sens de « *ingere* » (façonner, modeler, donner forme) à celui de « fabriquer » (« *ingere fabricam* » signifie « inventer une ruse »). Entre le sens de *feindre* (nettement malveillant) et celui de *simuler*, on trouve l'espace rhétorique de la *figure*. Il est rappelé que, au début du XVIII^e siècle, C. Wolff, dans sa *Psychologia empirica*, caractérisait l'homme par sa « capacité d'engendrer des fictions » (p. 10). Différents articles du livre nous convient, sans aucun souci d'exhaustivité d'ailleurs, à commencer l'inventaire de cette capacité.

Nous croyons que cet ensemble de textes qui portent essentiellement, mais sans exclusive, sur des secteurs privilégiés de la psychologie ouvre, par la portée même des analyses présentées, toutes sortes de perspectives qui nous entraînent fort loin de leur sollicitation de départ. On trouve la fiction en toutes sortes de lieux : elle entre comme élément stratégique dans l'argumentation, comme un constituant de l'explication ; sous la forme de l'*idéologie* ou de l'*utopie*, elle donne un horizon plus ou moins fallacieux aux pratiques et aux théories ; enfin, au cœur même des sciences, les éléments qui aimantent les thèmes de recherche de l'historien, par exemple, sont des fictions.

Le philosophe découvre, à travers la diversité de ces approches, qu'aucune pratique, aucun discours ne peuvent se passer de fictions. On ne peut rien dire de vrai ni même rien faire d'authentique, sans recourir à des fictions ; mais il ne s'agit là que du tout début d'un fil qui devrait nous conduire à distinguer des types de fictions. Peut-être en est-il de vraies et de fausses, d'efficaces et d'inefficaces. Qu'est-ce qu'une fiction bien fondée ?

Nous songeons moins à répondre ici à cette question qu'à en souligner le paradoxe et l'intérêt. Paradoxe, puisqu'il pourrait sembler que l'établissement d'un fondement valable en quelque domaine chasse les fictions ; or il ne fait que les changer et les déplacer. Mais quels caractères présentent donc les fictions pour être acceptables ? Intéressante, la question l'est parce qu'elle recèle un programme de recherches. Les textes réunis par P. Mengal et F. Parot donnent l'idée d'une théorie des fictions qui n'est effectuée dans aucun des articles, mais que chacun d'eux semble appeler. Donnons quelques exemples saillants de ces appels.

Citons, en tout premier lieu, le schème de l'*intérieur* et de l'*extérieur* qui trame inévitablement les discours des psychologues. Il semble évident de parler de l'*intérieur* du sujet, même quand on en récuse la substantialité ; de l'objet qui se

tient *hors de lui*. Mais l'on s'aperçoit alors que le psychologue et souvent aussi le philosophe travaillent, aussi rigoureusement qu'ils peuvent, avec des concepts qu'ils appliquent à un espace psychologique dont la répartition est fruste et commune. Hume et Nietzsche avaient déjà souligné en un sens sceptique que les concepts les plus raffinés se fondaient souvent sur des images grossières et inadéquates. Alain Tete rappelle pourtant dans son article que les mathématiciens — il cite Möbius à juste titre — nous ont appris depuis longtemps à douter de l'évidence du découpage de l'*interne* et de l'*externe*. Il suggère que les sciences se développent très inégalement les unes par rapport aux autres et que la psychologie se sert de conceptions spatiales depuis longtemps dépassées par le mathématicien. Il est étrange de voir comment, dans un même savoir, se combinent le concept et la métaphore ; or, dans cette combinaison, le faible intérêt rationnel des métaphores ne compromet-il pas la prétendue valeur des concepts ?

Le jeu de la métaphore, amorce de la conceptualisation, et du concept qui conteste et compromet la simple métaphore, quoiqu'il s'appuie sur elle, fait la dialectique même de la rigueur. L'inspection de l'histoire des mathématiques montrerait, par-delà la psychologie, que bien des concepts se sont constitués par des moyens que la raison aurait dû réprouver.

Passons à un second point de vue qui fera comprendre un aspect original de la fabrication des fictions. P. L. Assoun cite le mot de Freud : « L'exemple est la chose même » (p. 77). Par-là se révèle d'un coup la complexité de l'acte de prendre un exemple. L'une des feintes de l'exemple ne consiste-t-elle pas à dire l'essentiel comme s'il s'agissait d'un cas particulier considéré sous une règle générale qui permettrait d'éclairer des cas équivalents à celui que l'on a présenté ? L'exemple est un déplacement : il se dit lui-même sous couleur de dire autre chose que lui. La justesse de l'exemple se déguiserait sous l'apparente soumission à la loi générale. Un immense champ d'investigation des façons d'exemplifier pourrait ici s'ouvrir.

Enfin, l'article de D. Teysseire sur *une fiction cabanienne : l'amour* est important par les vues qu'il offre sur de fines recherches touchant l'histoire et la sociologie des sentiments. Certes les hommes savent depuis longtemps que leurs affects varient dans l'espace et dans le temps : mais la conscience qu'ils prennent de cette dimension historique et sociale n'est pas anhistorique et retentit sur les affects mêmes (ou sur notre façon de les vivre). L'analyse, finement tentée à propos de l'amour, pourrait être étendue à d'autres affects et permettrait sans doute — bien des historiens l'ont déjà ponctuellement prouvé²⁰ — de pénétrer plus avant l'histoire des mentalités.

Le livre sort donc des limites de la psychologie qu'il s'assigne dans son titre et bien des auteurs en ont eu pleinement conscience, surtout quand c'est l'historien qui prend la parole. « L'historien ne fait-il pas usage de fictions qui sous-tendent ses interrogations et organisent son discours ? », demande J.-C. Schmitt (p. 213). Dans un article sur ce qu'on pourrait appeler la psychologie de l'historien, l'auteur montre, à propos du thème privilégié de *la découverte de l'individu*, que

20. Contentons-nous de citer ici, sans plus de détails, les travaux de J. Delumeau ou ceux de T. Zeldin.

chaque époque projette sur le passé ses illusions ; en particulier celle, « rétrospective et rassurante, d'une évolution continue jusqu'à nous » (p. 231). Appliquant en quelque sorte l'histoire à elle-même, l'auteur explique pourquoi, depuis le siècle dernier, la fiction d'une « naissance de l'individualisme » s'est cristallisée sur le XII^e siècle occidental. L'histoire a ses fictions qui, tout en donnant un sens à la recherche, lui opposent un obstacle intime.

Il faut aussi montrer comment le langage est fiction et fabrique des fictions. Jean Céard s'y attaque en analysant le jeu sur les noms de T. More dans sa fameuse *Utopia*. *L'utopie* épouse le mouvement ambigu du langage ; comme lui, elle se différencie de la réalité présente et peut donner l'illusion de s'en éloigner infiniment, quoiqu'elle soit, comme le reste, le produit du présent.

Ne prolongeons pas le répertoire de ces feintes et de ces ruses auxquelles se prennent même ceux qui, par elles, croyaient prendre les autres. Peut-être un auteur présentera-t-il, quelque jour, un essai plus complet et plus systématique des fictions ; nous ne le croyons guère toutefois car la fiction semble proliférer d'elle-même et il n'est pas sûr que l'on puisse donner les lois de ces proliférations. Peut-être la fiction devra-t-elle rester toujours l'objet de colloques qu'il faudra réunir périodiquement et étendre à des domaines plus variés que celui, déjà si vaste, de la psychologie.

S'il s'avérait qu'une théorie de la *fiction* n'était pas possible, alors cette notion et sa réflexion serviraient toujours d'aiguillon sceptique dans les divers champs du savoir.

Jean-Pierre CLÉRO.

Wolf LEPENIES, *Les Trois cultures. Entre science et littérature, l'avènement de la sociologie*. Trad. de l'allemand par Henri PLARD. Paris, Éd. de la Maison des sciences de l'homme, 1990. 15 x 22, IX-407 p., bibliogr., index.

Le travail de Wolf Lepenies a réussi à poser la question de l'avènement de la sociologie, ou de n'importe quelle autre science sociale, de manière tout à fait nouvelle. Au lieu de prendre comme objet la constitution d'une discipline particulière dans un contexte national spécifique, il s'est demandé comment entre « littérature » et « science » une troisième culture s'est établie, celle des sciences sociales, et comment elle a pris des formes différentes en France, en Angleterre et en Allemagne. Ce livre présente ainsi une étude détaillée sur les rapports de la sociologie à la littérature et aux sciences de la nature, en adoptant une perspective comparative qui montre bien les particularités de cette configuration dans ces trois pays.

La sociologie apparaît moins comme un espace de plus en plus autonome que comme le lieu d'un affrontement entre orientations scientifiques et orientations littéraires. Depuis ses origines, elle oscille entre le modèle des sciences de la nature et une approche interprétative ou herméneutique qui l'apparente à la littérature. Le dilemme de la sociologie réside ainsi dans « la contradiction qui

consiste à imiter les sciences de la nature sans pouvoir devenir vraiment une science naturelle du monde social. Mais si elle renonce à son orientation scientifique, elle se rapproche dangereusement de la littérature (p. 7). Tout au début du XIX^e siècle, Louis de Bonald décrivait cette position précaire des sciences sociales de la manière suivante : « Repoussées par les sciences exactes, dédaignées par les lettres frivoles, elles sont hors d'état de faire respecter leur médiation ou leur neutralité, et subiront la loi du vainqueur. Mais comme elles ont tout à craindre des sciences, dures et orgueilleuses, leurs vœux secrets seront pour les lettres, plus humaines et plus généreuses » (p. 11).

Ces phrases de Bonald indiquent bien qu'il ne s'agissait pas uniquement des questions de concepts et de méthodes, mais de toute une culture intellectuelle et d'une posture théorique appropriée. Tandis que les sciences étaient associées à la froide raison, au désenchantement, les humanités et la littérature étaient considérées comme plus « humaines » et comme apparentées à la vie, à l'affection, aux sentiments, à l'expérience vécue. C'est cette opposition qui revient chaque fois qu'écrivains et sociologues se disputent la doctrine de vie adaptée à la société moderne. À une sociologie froidement scientifique, certains écrivains et critiques opposaient une littérature dont l'intuition était plus clairvoyante que les analyses des sociologues. La littérature selon eux avait la capacité de parler du monde social tout en s'adressant au cœur.

Dans la logique de concurrence, la naissance de la sociologie avait également modifié la pratique littéraire. Balzac, par exemple, avait l'ambition de faire pour la société ce que Buffon avait fait pour la zoologie : analyser les espèces sociales qui composent la société française et raconter des mœurs. Son œuvre se rattache à l'ancienne histoire naturelle, tout en faisant concurrence à une nouvelle discipline : la science sociale. Cet exemple montre bien comment l'œuvre d'un auteur ne se comprend vraiment qu'en analysant les interrelations entre ces trois cultures. Et Wolf Lepenies donne beaucoup d'exemples lumineux de ce genre de références et d'allusions transculturelles.

Fondé sur une documentation très riche, Wolf Lepenies livre des analyses aussi bien des grands débats théoriques que du journal intime de Béatrice Webb ou de la vie affective d'Auguste Comte. Chaque fois, il montre comment l'identité de la sociologie engage un rapport particulier à la littérature et à la science, rapports que les historiens des sciences sociales ont trop souvent ignoré en adoptant une perspective monodisciplinaire. Mais il montre aussi que dans les affrontements entre littéraires et scientifiques, la sociologie a bien souvent joué un rôle important quoique le plus souvent caché. Zola, par exemple, écrivait non seulement sur la « littérature expérimentale », mais il parlait aussi de « la sociologie pratique de ses romans », voulant dire par-là qu'il pratiquait, lui, la vraie sociologie.

À travers des cas précis, situés dans des réseaux de relations multiples, se dessine ainsi un profil de la sociologie dans les trois pays pris en considération.

En France, la sociologie, grâce à Auguste Comte puis à Emile Durkheim, prenait assez tôt la forme d'un système bien défini, d'une science rigoureuse et positive de la société. Beaucoup de débats autour de la sociologie durkheimienne se comprennent ainsi à travers l'opposition entre la « nouvelle Sorbonne » et les partisans de l'esprit littéraire. La querelle entre Durkheim et Tarde, par exemple, était un conflit entre deux tempéraments intellectuels, qui avait amené Tarde à jeter

l'anathème sur le scolastique Durkheim et Durkheim sur le littérateur Tarde. C'est Tarde qui écrivait un roman, c'est Durkheim qui analysait les effets intellectuels de l'enseignement littéraire. Mais le rejet systématique des prétentions scientifiques de Durkheim et de son école émanait surtout des intellectuels de l'extrême droite littéraire comme Barrès et Maurras. À la longue, leurs attaques finirent par ne plus s'en prendre à la sociologie dans son ensemble, mais seulement à sa variante illégitime, celle de Durkheim. On lui opposait des doctrines sociologiques incarnées dans les œuvres de Maistre, de Bonald, de Le Play, et aussi du Comte des dernières années. Même si les tentatives des durkheimiens furent un demi-échec, leur signification pour l'enseignement républicain fut suffisamment important pour déclencher la polémique d'Agathon et l'hostilité de Sorel et de Péguy.

En Angleterre, la sociologie avait d'abord été conçue de la même manière qu'en France, c'est-à-dire comme une science positive de la société industrielle. John Stuart Mill et Spencer avaient travaillé en ce sens mais, même dans leurs cas, les lignes de partage étaient plus floues qu'en France. Les débats anglais étaient bien moins dramatiques que les français et si la reconnaissance institutionnelle de la sociologie y fut très tardive, c'est, paradoxalement, parce qu'en Angleterre fonctionnaires et hommes politiques réformistes se mirent très tôt à utiliser les connaissances statistiques des sociologues. Cette infiltration du savoir sociologique dans la pratique administrative fit qu'une organisation nette de la discipline paraissait moins urgente que sur le continent.

Pendant très longtemps, la sociologie anglaise est restée singulièrement pâle et d'identité incertaine. Elle avait trouvé sa place dans la philanthropie et l'administration, de façon clandestine dans la critique littéraire d'un Matthew Arnold, mais elle restait dépourvue de chaires et de programmes théoriques jusque bien après la Seconde Guerre mondiale.

L'avènement de la sociologie en Allemagne est tardif et représente un cas particulier. Elle ne constitue ni une discipline aux contours bien définis, comme en France, ni un élément reconnu du *common sense* comme en Angleterre. Ni Weber ni Simmel ne se considéraient avant tout comme sociologue. Pour Simmel, la sociologie n'était qu'une forme du savoir parmi d'autres, et si Weber se référait à « notre discipline » il songeait à l'économie politique. La singularité allemande réside essentiellement dans la prééminence culturelle de la création poétique, *Dichtung*. Ce n'est qu'en Allemagne qu'on trouve cette opposition aigüe entre la création poétique et toutes les autres activités culturelles, y compris la littérature. Comparées à la puissance immédiate de l'expérience vécue, les facultés de cognition de la science et même du roman réaliste apparaissaient comme secondaires, voire insignifiantes. Ainsi le projet de Dilthey de construire un fondement pour les sciences de l'esprit, les *Geisteswissenschaften*, représentait une tentative de rapprocher les sciences humaines et la création poétique. Ainsi également l'importance de la philosophie vitaliste, qui imposa ses thèmes et parfois ses démarches aux sociologues. Cette position centrale de la poésie est bien illustrée par les débats suscités par le cercle autour du poète Stefan George. Ce groupe subordonnait la science à la création poétique, mais leurs tentatives furent suivies attentivement par des sociologues comme Simmel, et de façon plus distante par Max Weber. Simmel était en quelque sorte un médiateur entre poésie et science, et Weber ne croyait pas non plus à la science comme Comte ou Spencer. Pour lui, la

science était un produit culturel : ce n'était pas la science mais la vie qui décidait de ce qui valait la peine d'être su. On retrouve là un écho du vitalisme et notamment de Nietzsche. En Allemagne, les antisociologues ont contribué aux progrès de la sociologie, et les sociologues eux-mêmes comptaient parmi les critiques les plus âpres de leur discipline.

Ce livre montre que la sociologie dépend beaucoup plus étroitement de la « première » et de la « seconde culture » qu'on ne le pense. Même Auguste Comte, avec tout son optimisme scientifique, n'a pas pu réprimer la signification des œuvres littéraires, alors qu'au début de sa carrière « positif » s'opposait à « poétique ». C'est cette interdépendance, le plus souvent cachée, qui constitue l'objet et l'originalité de ce livre. En le lisant, on s'aperçoit combien de phénomènes dans l'histoire intellectuelle se rattachent à cette constellation de trois cultures. La formule de « trois cultures » résume, me semble-t-il, une dimension essentielle de la structure du champ intellectuel moderne. Par-là, cet ouvrage offre un modèle exemplaire pour penser ce qu'on appelle d'ordinaire le « contexte intellectuel » ou plus vaguement « l'esprit du temps ».

Johan HEILBRON.

HISTOIRE DES TECHNIQUES

Joseph RYCKWERT, *Les Premiers modernes : les architectes du XVIII^e siècle*. Trad. de l'anglais par Antoine JACOTTET. Paris, Hazan, 1991. 19 x 25,5, 595 p., ill.

Il a fallu attendre plus de dix ans pour que *The First Moderns* soit traduit en français. Après *La Maison d'Adam au paradis* (1972), publié par les éditions du Seuil en 1976, et une étude sur Richard Meier (1984, trad., 1987) qui n'ont guère eu d'écho que chez les historiens de l'architecture, souhaitons que cette étude ait une audience plus large, car elle touche en effet à l'histoire de la pensée et des idées, à l'art, à la musique, à la littérature et à l'histoire. L'ambition de l'auteur est considérable : il entend analyser la cohérence du système de représentation du classicisme et les mutations qu'il subit à l'âge néo-classique. Dans ce contexte, l'architecture, en tant qu'espace de liberté — l'auteur estime qu'il s'agit de l'un des rares domaines où il est possible de concevoir des réformes (même politiques, sociales et morales) sans avoir à craindre censures ou persécutions (p. 253) — acquiert une place privilégiée dans la pensée du temps. Il le montre en suivant des destins individuels qui, empruntant les parcours les plus variés de la musique, de l'érudition, des mathématiques ou de la philosophie, en sont venus à l'architecture.